

Un directeur artistique au travail

Bonne voisine de l'édition jeunesse, la presse pour les enfants est, depuis longtemps, un lieu où beaucoup de jeunes illustrateurs et illustratrices font leurs premières armes. Comment ça marche? Nous avons interviewé Fred Benaglia, directeur artistique des magazines de lecture de Bayard presse.

ENTRETIEN AVEC FRED BENAGLIA



←
Travail personnel de Fred Benaglia
sur son site
www.fredbenaglia.com

Vous êtes directeur artistique de quatre magazines de Bayard Jeunesse (*Mes premiers J'aime lire, J'aime lire, J'aime lire Max et Je bouquine*). Pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste votre travail.

Fred Benaglia : Un magazine est un ouvrage collectif. Il y a plusieurs rubriques qui ont des fonctions différentes, mais qui, misent bout à bout, forment un projet éditorial. Le DA doit faire cohabiter visuellement des univers différents tout en créant du lien entre eux.

Concrètement, dans les magazines de lecture dont je m'occupe, il y a plusieurs axes. Pour les récits, le DA participe - comme toute la rédaction - au comité de lecture qui sélectionne les textes et apporte un autre point de vue que celui du rédacteur en chef, anticipant les problèmes visuels que peut poser un texte. Une fois le texte retenu, le DA choisit l'illustrateur qui lui semble le mieux convenir au récit. Ensuite il y a les BD, que l'on retrouve d'un numéro à l'autre. J'accompagne leurs auteurs et dessinateurs de façon régulière, pendant des années parfois!

Enfin il y a un aspect commercial. Pour les quatre titres dont je m'occupe, je suis en lien avec les services marketing et communication, et je veille à ce qu'il y ait une communication cohérente visuellement. Chaque mois un comité de pilotage permet de définir les partenariats, les axes pour la communication sur les réseaux sociaux, afin d'être visible à l'extérieur et de faire vivre au mieux ces titres.

Pour mettre en images ces revues, vous faites appel à des artistes reconnus, mais aussi, et c'est ce qui nous intéresse aujourd'hui, à de jeunes créateurs. Comment découvrez-vous ces nouveaux talents?

Il y a vingt ans, les illustrateurs venaient présenter leur book au DA. C'était une rencontre physique entre deux personnes. Mais les artistes les plus timides n'osaient pas faire cette démarche et seuls les plus audacieux arrivaient à se faire connaître. Aujourd'hui Internet a révolutionné l'approche. Les jeunes sont très bien formés et savent mettre en ligne leurs portfolios sur des plateformes comme cargocollective.com par exemple. Ils envoient des mails pour informer de leurs publications. C'est un excellent moyen pour le DA de dénicher de nou-

veaux talents, mais c'est aussi terriblement chronophage. Il faut être très méthodique sous peine d'être assailli par l'offre. Ces sites sont efficaces et, avec l'habitude, je repère vite les images qui m'intéressent ; je prends alors contact avec l'illustrateur, et lui passe éventuellement commande.

Il y a aussi les sites d'agents qui permettent de repérer des nouveaux talents. Il faut chercher sur Internet, se promener de blog en blog.

Avez-vous des partenariats privilégiés avec certaines écoles qui forment les illustrateurs?

Les écoles d'illustration sont en effet une autre façon de découvrir des illustrateurs. Il existe des rendez-vous réguliers comme les Journées portes ouvertes pour lesquelles je me déplace, en région parisienne. J'y repère des étudiants qui ont une efficacité graphique. Je rencontre aussi des étudiants en faisant partie de jurys. En effet, de plus en plus, les DA sont associés aux jurys de fin d'écoles, publiques ou privées. Cela permet de bien voir le processus créatif des étudiants. Si les enseignants savent faire éclore la personnalité profonde de leurs étudiants, le DA est plus dans le concret et peut proposer des axes plus adaptés à la vie professionnelle. Les écoles en région savent aussi très bien faire connaître leurs travaux, en envoyant des portfolios par Internet et je peux rencontrer ces étudiants dans le cadre des salons.

Enfin nous avons des étudiants en contrats d'alternance qui travaillent dans nos équipes. Certains continuent avec nous une fois leur diplôme en poche.

Parmi les nouveaux créateurs, y a-t-il toujours une place pour les autodidactes?

Oui il en existe quelques-uns. Je pense à Lili la Baileine, dont les études devaient la destiner au métier de prof de sport et qui s'est lancée dans l'illustration en publiant d'abord sur son blog! Internet permet cette liberté et en envoyant des liens vers leurs blogs, les artistes débrouillards peuvent se faire repérer.

Concrètement, comment faites-vous travailler les jeunes illustrateurs?

L'illustrateur repéré, je lui passe commande. Au départ, tout se passe par Internet et par téléphone,

je ne rencontre pas physiquement les illustrateurs, je ne sais pas leur âge, je ne connais rien de leur vie... J'ai juste repéré intuitivement un style personnel, des images solides, une capacité à illustrer un texte, une ambiance... Je sélectionne quelques images dans leur portfolio qui correspondent à ce que je cherche. Mais la première personne du singulier est abusive : chaque titre a son graphiste attiré et c'est un travail que nous nous partageons. Parfois aussi, nous demandons quelques images de recherche sur les personnages et l'environnement avant de nous engager définitivement. Ensuite le travail est le même pour tous, artistes connus ou débutants. Nous leur envoyons le manuscrit pour une première lecture, puis ils reçoivent la maquette avec le texte mis en place avec les espaces réservés à l'image.

L'illustrateur fait alors les crayonnés. À ce stade, il y a une lecture à haute voix par l'équipe de rédaction qui permet d'ajuster le texte et les illustrations. On veille particulièrement à ce que l'illustration n'anticipe jamais ce que le lecteur va lire. Ces mises au point faites, l'illustrateur passe à la version définitive des images.

Et pour les illustrations autres que celles des histoires? Les pages de jeu par exemple.

Les pages jeux, qui sont très importantes dans la presse, sont en fait assez ingrates pour les illustrateurs. Il leur faut se mettre au service de la rubrique tout en offrant un style et un univers. Les nouveaux talents ne font pas spécialement leurs armes sur ces pages, c'est leur style et leur capacité à simplifier qui les oriente vers ces pages. C'est un exercice difficile qui de plus est moins rémunérateur. Il y a aussi l'exercice particulièrement important de la couverture, qui est ma prérogative. La recherche du titre et de l'illustration se fait simultanément en réunion de rédaction (sachant que pour nos titres, elle est majoritairement consacrée aux récits et donc confiée à leurs illustrateurs). Il faut que la couverture raconte déjà quelque chose à quelqu'un qui ne connaît rien de l'histoire. Il faut donc trouver le visuel le plus efficace pour ça. Soit une des illustrations intérieures convient, soit je propose un crayonné à l'illustrateur avec ce qu'il faudrait pour la couverture.

Pouvez-vous citer quelques noms d'illustrateurs que vous avez rencontrés au tout début de leur carrière?

Catherine Meurisse repérée à l'École Estienne autour d'un travail sur le *Roman de Renart* ; Marion Montaigne qui a publié sa première BD «La Vie des (très) bêtes» dans *J'aime la BD*. Je me souviens aussi de Riad Satouf ou Joann Sfar, illustrant des romans dans *J'aime lire* ou *Dlire* (l'ancien *J'aime lire max*).

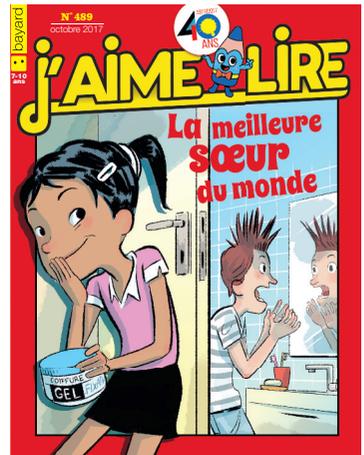
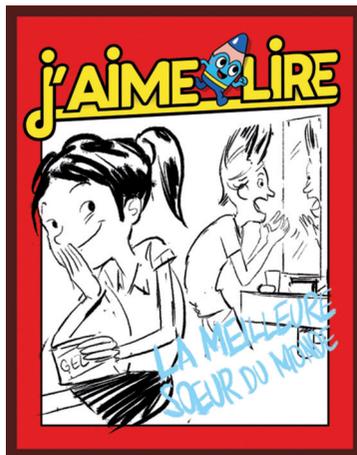
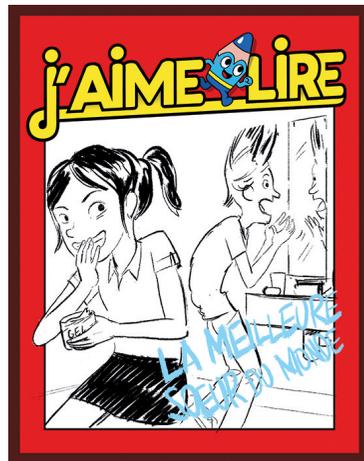
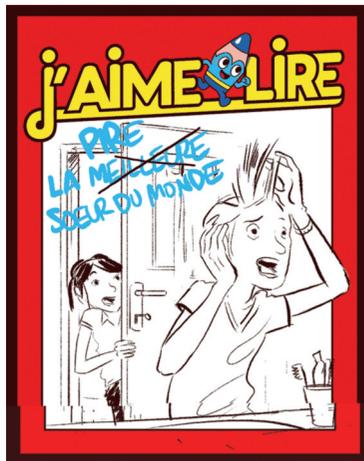
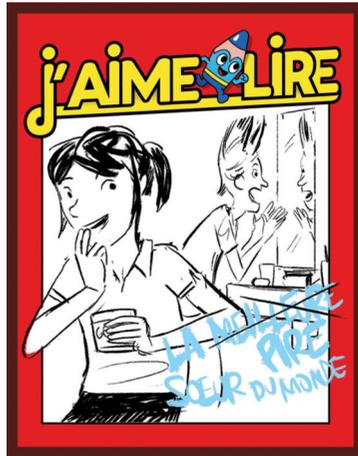
Quel regard portez-vous sur leur parcours actuel?

Je suis touché et très fiers pour eux, et certains sont devenus des copains. Quand je suis arrivé au poste de DA chez Bayard j'étais très jeune, j'avais 26 ans. J'avais donc très peu d'écart d'âge avec ceux qui sortaient des écoles. Nous étions de la même génération, mais moi j'étais DA.

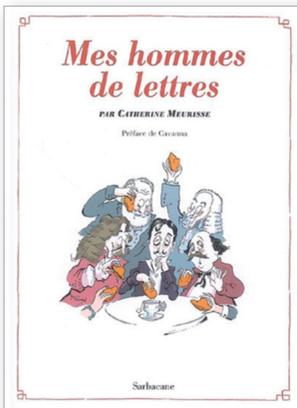
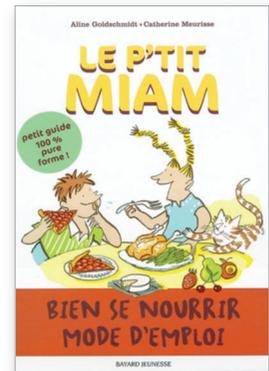
Cela ne m'empêche nullement de travailler avec des personnes d'autres générations, avec Yves Calarnou par exemple qui, à plus de 65 ans, est toujours très proche des enfants et qui leur parle comme personne. L'important, en choisissant les illustrateurs, c'est qu'ils puissent servir le projet et le texte tout en restant proche des enfants.

Vous êtes diplômé de l'École Estienne. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur ces années de formation?

Les écoles ont changé et évolué ces dernières années, elles proposent un enseignement beaucoup plus professionnel. La formation est efficace et solide. Quand j'étais à l'école, les Mac arrivaient à peine. Aujourd'hui il existe des tas de logiciels très performants. Je trouve parfois cependant que l'étendue des possibles qu'offre l'ordi a aussi son revers. L'accès très facile aux logiciels empêche parfois les jeunes graphistes de prendre le temps de mûrir leur réflexion, de passer par des crayonnés, ils s'orientent trop vite vers un projet définitif. J'ai beaucoup aimé mes années d'études, j'y ai appris à réfléchir, à construire et à comprendre une image. Et c'est là que l'on se construit un réseau pour la vie professionnelle, autour de personnes animées par la même passion.



↑ ↗ →
Crayonné de Fred Benaglia et les différentes étapes de la couverture réalisée par Sacha Goerg pour le *J'aime Lire*, n° 289.



← *Mes hommes de Lettres* chez Sarbacane (2008) où l'on retrouve sa vision du *Roman de Renart*.

↑ Invitation de Catherine Meurisse à la présentation de son diplôme d'illustration de l'École Estienne. (coll. personnelle B. Andrieux).

↑ L'un des premiers titres de Catherine Meurisse publié chez Bayard en 2004.

↓ → Adélidé et pages intérieures de « La Bataille des slips », *J'aime lire*, n° 457, février 2015 illustrés par Fred Benaglia.



Êtes-vous vous-même passé par la presse avant d'arriver à l'édition jeunesse ?

Oui, j'ai travaillé pour la presse jeunesse et la presse générale. J'ai aussi une formation de graphiste et j'ai travaillé dans un premier temps en agence de communication. Mais j'ai toujours négocié des temps partiels afin de me garder du temps pour mon travail personnel.

En tant qu'illustrateur, faites-vous une différence entre illustrer pour la presse et pour l'édition ?

Oui, l'esprit n'est pas le même. Dans la presse on cherche avec l'illustration à décaler le propos, ou à l'amplifier, on cherche une accroche visuelle pour faire lire l'article. C'est un travail journalistique. Dans l'édition il s'agit d'une œuvre d'auteur, d'une création avec une dimension artistique. Il y a une charge émotionnelle plus forte que dans la presse. Dans un album, le texte et l'illustration sont indissociables, on ne peut pas enlever l'un à l'autre. Dans la presse on peut supprimer l'illustration sans nuire à la compréhension.

On connaît vos albums, publiés chez Sarbacane (les séries « Les Crumpets », « Petit dernier... ») ou chez Gallimard (*Chien des villes*, sur un texte d'Alexandra Garibal). Mais si nous restons dans le champ de la presse, il vous arrive aussi d'être de l'autre côté de la barrière. C'est le cas pour la série « Adélidélo », une bande dessinée de Pomme d'Api dont vous êtes le dessinateur.

C'est une série que j'aime beaucoup et sur laquelle je travaille avec Marie-Agnès Gaudrat, une auteure très proche des petits et qui a beaucoup publié chez Bayard. C'est elle qui écrit les histoires, mais il m'arrive de lui proposer des idées, des thèmes... et elle, de son côté, me suggère des attitudes, des expressions de visage, des compositions... C'est un vrai travail d'équipe, en duo. Il se trouve qu'au moment de la naissance d'Adélidélo ma fille avait le même âge que la petite héroïne, laquelle, tout naturellement, ressemble à ma fille, elle est brune comme elle. En ce moment, nous sommes en train de travailler à des albums pour l'édition où Adélidélo va vivre des aventures différentes. Dans ce cas, c'est vrai, je passe de l'autre côté de la « ca-

méra », la DA du magazine m'envoie des commandes essentiellement pour la couverture, parce que pour l'intérieur, à part la gamme colorée, elle est très respectueuse des propositions de scénario que nous lui soumettons. Il lui arrive de me demander des ajustements pour la bonne lecture des images.

En conclusion, j'avais particulièrement aimé la façon dont vous avez illustré pour *J'aime lire* le texte d'Anne-Isabelle Lacassagne, « La bataille des slips ». Et je ne suis pas la seule puisque les lecteurs du magazine lui ont décerné le prix Bonnemine d'or en 2015. Le jeu sur la typographie et les couleurs qui animent les pages y est particulièrement réussi et donne du dynamisme au récit. Dans ce cas précis, vous vous êtes donc commandé à vous-même vos illustrations. Le DA a-t-il été satisfait du travail de l'illustrateur ?

Au départ de ce numéro, c'est une envie du DA. J'avais depuis longtemps l'idée de changer un peu les champs narratifs dans *J'aime lire*. De proposer des visuels différents, plus dynamiques, qui accompagnent mieux les lecteurs débutants, avec des bulles, des petites scènes... Une envie éditoriale de proposer des choses différentes. Et ce texte, avec son côté théâtral, s'y prêtait bien. Je l'ai donc illustré pour montrer ce que j'avais envie de proposer. L'idée serait de faire quelque chose dans cet esprit au moins une fois par an, mais la difficulté est de trouver un texte qui s'y prête. Et comme *J'aime lire* ne commande pas ses textes, l'occasion ne s'est pas encore représentée. Mais j'ai toujours cette envie. ●

Propos recueillis par Aline Eisenegger, le 24 janvier 2018.